

MARIE DE LA TRINITÉ

DE L'ANGOISSE À LA PAIX

AVERTISSEMENT

Une première édition de ce document a été réalisée par les Éditions Arfuyen en 2003¹. Ce fut un événement ! Dès sa parution, il intéressa de très nombreuses personnes – et continue d’intéresser – notamment les psychanalystes et psychologues, en raison de la rencontre et des liens entre l’auteure et Jacques Lacan.

Dans les archives de Marie de la Trinité, ce texte, intitulé par elle *De l’angoisse à la paix*, se trouve dactylographié en plusieurs exemplaires ; il se présente ainsi : papier pelure, sous un format A5, avec la particularité de comporter, en plus des 18 feuillets initiaux, numérotés de 1 à 18, 6 feuillets supplémentaires, numérotés de 9b à 9g, entre les pages 9 et 10.

Cette particularité nous a poussé à examiner de plus près les conditions de production de ce texte où la dominicaine raconte l’épisode de l’hospitalisation en psychiatrie à laquelle elle s’était volontairement soumise pour échapper à ses obsessions et comment, par la suite, elle en a guéri.

L’enquête que nous avons menée nous a permis de situer les différentes périodes d’écriture et de contextualiser ces périodes. Nous pensons que le texte final a été remis à Lacan en 1956 ou 1957 comme un travail d’étudiante pour lequel il avait proposé à la sœur Marie d’être son conseiller.

¹Réédition en 2020

INTRODUCTION

PRÉSENTATION DU DOCUMENT

Le dimanche 22 mars 1953, Marie de la Trinité est hospitalisée dans le service du docteur Ey à l'hôpital psychiatrique de Bonneval, dans l'Eure. Cette décision a été précédée d'un entretien avec le docteur Ey le 19 décembre 1952. Le docteur Lacan n'est pas favorable à cette solution. C'est peut-être la raison pour laquelle le rendez-vous pour la séance du 18 décembre – la veille – a été « remis brusquement » !

La correspondance avec Mère Saint-Jean² est la première source de renseignements pour cette période d'hospitalisation (avant et après). Marie de la Trinité écrit à sa supérieure les 26, 27, et 29 mars, puis les 3, 10, 13, 28 et 29 avril 1953, c'est-à-dire huit fois en un mois. Elle quitte Bonneval le samedi 2 mai, revient chez elle, rue de la Pompe à Paris, d'où elle écrit à Mère Saint-Jean le 3 mai.

Entre le 22 mars et le 2 mai, Marie de la Trinité a donc séjourné à l'hôpital pendant 41 jours. Elle a subi un traitement à l'insuline, tous les matins et, une seule fois, une électroanesthésie. Le reste du temps, elle a travaillé à la préparation du chapitre général des Dominicaines Missionnaires des Campagnes qui doit se tenir en 1955. Outre les lettres à Mère Saint-Jean, elle écrit de grandes lettres au père Motte (3), au docteur Lacan (1) et au docteur Nodet (1). Elle copie des articles pour le docteur Ey. Elle sort : va chez le coiffeur se faire faire une permanente ; un samedi soir, elle assiste à un cours de psychologie que le docteur donne aux infirmières ; le dimanche des Rameaux elle va à la messe à la paroisse ; en semaine, elle assiste à la messe de 6h30 à la chapelle de l'hôpital, avec les sœurs.

Sa lettre à Mère Saint-Jean du 10 avril est pleine de projets : elle achètera une 2CV Citroën pour les déplacements de la supérieure ; elles feront des escapades dans les abbayes... elle prévoit aussi l'achat, pour les reproductions de textes, d'un « nardigraphe », appareil ancêtre du photocopieur...

Pour la cure de sommeil, elle précise que ce sera le lundi soir 13 avril, après une série d'exams, qu'elle entrera en « Dormition » (c'est ainsi que Mère Saint Jean appelle la cure de sommeil), pour une durée minimale de 15 jours et maximale de 30 jours.

Le lundi 13 avril, deux heures avant la « Dormition », elle indique à Mère Saint-Jean un passage du prophète Ezéchiel qu'elle vient de méditer (ch. 10 et 11) où il est question des roues des chérubins qui avancent dans les quatre directions en allant du côté de la tête, sans se détourner. Marie de la Trinité lisait le Livre d'Ezéchiel, dans la Bible, durant toute l'année 1952 et en 1953, jusqu'à la veille de la cure de sommeil. Auparavant, elle a lu le Cantique des Cantiques.

² cf. Mère Saint-Jean – Marie de la Trinité, « *Les deux oliviers* ». Correspondance III, 14 janvier 1951 – 31 mars 1969, Paris, Editions du Cerf, 2016.

La correspondance avec le père Motte, pendant cette période d'hospitalisation, consiste en trois lettres datées des 24 mars, 12 et 13 avril 1953. Dans la lettre du 24 mars³, elle revient toujours sur ce qui l'obsède dans le comportement du père Motte à son égard. Depuis neuf ans (24-25 mars 1944), sa vie « a été coupée en deux »... par la faute de son directeur, pense-t-elle ; il en résulte une recrudescence des obsessions, qu'elle passe minutieusement en revue, comme les accusations contre l'autorité abusive des clercs.

La lettre du 12 avril, très longue, reprend encore et toujours la plainte douloureuse qu'elle ne peut contenir et qu'il lui faut répandre sans cesse, ce qui est épuisant pour elle et pour le père Motte.

Le 13 avril, avant la « Dormition », dans la crainte de ne pas se réveiller, elle écrit au père Motte qu'elle lui a tout pardonné. Elle prie pour lui et demande à Dieu sa lumière pour qu'enfin il soit éclairé de tout le tort qu'il lui a fait.

Pour ce qui est de la correspondance avec les docteurs Lacan et Nodet, elle écrit à l'un comme à l'autre, le 12 avril, pour donner des nouvelles sur les traitements et sur son état. Elle souhaiterait que Lacan s'entretienne avec Ey, qu'elle dit ne jamais voir. A Nodet, elle écrit que le docteur Ey lui a prêté les *Etudes Carmélitaines* où elle a lu son article sur *La Puissance et la Gloire*⁴.

Cette correspondance – dont nous venons de parler – prend place durant la première partie de l'hospitalisation de Marie de la Trinité, période qui va du 22 mars au 13 avril 1953, soit trois semaines, avant la cure de sommeil. La deuxième partie de l'hospitalisation va du 14 avril (entrée dans la cure de sommeil) au 28 avril (arrêt de la cure), soit deux semaines. Dès le réveil, elle écrit à Mère Saint Jean, puis le lendemain, mercredi 29 avril, (entre autres choses pour demander la permission de se renseigner sur l'achat de la 2CV !). Elle pense être revenue chez elle le jeudi ou le vendredi. Finalement elle quittera Bonneval le samedi 2 mai.

A partir de 1946, Marie de la Trinité a consulté plusieurs psychiatres et psychanalystes. (cf. la liste en annexe). Très tôt, elle a conçu le projet de devenir psychothérapeute pour aider les religieuses en difficulté. Donc, dès son retour à Paris, malgré son état de fatigue, elle commence à concevoir les grandes lignes de sa vie après Bonneval, sachant que sa présence dans sa communauté, à Flavigny, est requise pour la préparation du chapitre général qui aura lieu en décembre 1955. Il devra élire de nouvelles supérieures et renouveler les Constitutions des Dominicaines Missionnaires des Campagnes auxquelles Marie de la Trinité avait déjà travaillé avec Mère Saint-Jean en 1930-1932. Approuvé par Mgr Feltin, ce travail avait permis la reconnaissance officielle de la Congrégation.

De retour à Paris, le 3 mai 1953, elle écrit à Mère Saint-Jean, qui se prépare à partir deux mois dans le Midi pour la visite canonique des maisons de la Congrégation, pour lui demander de la prendre avec elle comme secrétaire. Mais ce projet tourne court. Marie de la

³ Classés avec cette lettre, 16 feuillets papier pelure qui ont pu être insérés dans la carte-lettre après pliage en trois ; le premier de ces feuillets est numéroté 2, les deux derniers (16 et 17) ne sont pas numérotés.

⁴ Le best-seller de Graham Greene, paru en 1940 et traduit en français en 1948.

Trinité passe quelques jours à Flavigny après le 5 mai. Le 23 mai, Mère Saint-Jean lui écrit de Lyon une lettre qu'elle reçoit le 28 mai, à Paris, où elle est revenue rue de la Pompe. Elle envisage une nouvelle cure à Bonneval ; elle a demandé au docteur Nodet son avis ; elle attend maintenant sa réponse.

Le 25 juin, elle rencontre pour la première fois le docteur Jacqueline Renaud⁵ avec laquelle elle va entreprendre un nouveau traitement.

Vis à vis du père Motte, elle reste silencieuse jusqu'au 13 août : probablement l'a-t-elle rencontré, en entretien, au couvent des frères. La lettre qu'elle lui envoie alors montre à l'évidence que les obsessions sont toujours là, incessantes et plus dures. Motte lui répond, le 15 : « ...union réelle malgré tout ce qui entrave l'intercommunication ». En 1954, Marie de la Trinité retrouve la vie commune à Flavigny où se prépare le chapitre général auquel elle prend une grande part. Durant cette période, 1954-1955, elle alterne ses présences à Flavigny et à Neuilly-sur-Seine, chez sa sœur. En 1955, la mention des obsessions a disparu de ses lettres au père Motte. Pendant cette période, elle a repris, avec difficulté, la vie commune ce qui est une véritable épreuve témoignant de sa « guérison ». Elle est toute mobilisée par la préparation du chapitre et par la réflexion sur l'orientation de sa propre existence : dans la Congrégation ou hors de la Congrégation ?

Pour ce qui concerne le docteur Lacan, il semble que celui-ci ne donne pas suite à la demande de rendez-vous que Marie de la Trinité lui adresse dès son retour de Bonneval. Du reste, sa rencontre avec Jacqueline Renaud l'oriente vers une autre forme de traitement : tous les deux jours, à la Salpêtrière, pour des piqûres... de quoi ?... « fortes à réveiller les morts. »⁶

Voilà les grandes lignes du contexte, venons-en maintenant à ce document.

LE MANUSCRIT DE « DE L'ANGOISSE À LA PAIX »

Description du tapuscrit

Comme nous l'avons déjà indiqué, le tapuscrit, réalisé par Marie de la Trinité à la machine, sur un papier pelure, comporte 24 feuillets recto, numérotés de 1 à 18 (mention au coin supérieur droit). Au verso du feuillet 5, Marie de la Trinité a écrit de sa main l'extrait de phrase qui n'entrait pas au recto de la page 5 et qui donne la phrase complète suivante (en italiques ce qui a été rajouté à la main) : « et malgré cela, j'avais toujours voulu *'par mensonge, obtenir des autres leur bonne opinion sur' moi.* »

L'anomalie de la numérotation s'explique donc par le fait que Marie de la Trinité a introduit 6 feuillets supplémentaires, intercalés entre la page 9 et la page 10 de son texte. Ces pages supplémentaires portent les numéros 9b, 9c, 9d, 9e, 9f et 9g. L'auteure n'a laissé aucune explication à ce sujet. Nous comprenons que l'ensemble de ce document n'a pas été écrit d'un seul jet et qu'il comporte donc deux parties.

⁵ Jacqueline Renaud, neuropsychiatre et assistante du docteur Klein aux Enfants Malades

⁶ Lettre à Mère Saint-Jean du 20 octobre 1953

Les pages numérotées 1 à 18 ont dû être écrites dans la foulée, même si ce n'est pas exactement au même moment. Elles constituent un ensemble cohérent qui a ensuite été dactylographié d'un seul jet.

De la page 1 à la page 9, la sœur Marie décrit les soins et la cure de sommeil :

p. 1, avant la cure (titre ne figurant pas sur le manuscrit), période de quinze jours de soins d'insuline et d'une relative liberté ;

pp. 2-3, « cure de sommeil » (titre figurant sur le tapuscrit initial), il s'agit du début mélodramatique de la cure ;

pp. 3 à 7, « au cours de la cure de sommeil » (titre figurant sur le tapuscrit initial), insomnies nocturnes, rêves, cauchemars (des taches de couleur qui lui tombent dessus à une vitesse vertigineuse – en relation, peut-être, avec les roues des chérubins dans le livre biblique d'Ezéchiel) ; culpabilité, mensonges, perversité – angoisse, terreur ;

pp. 8 et 9, « après la cure de sommeil » (titre rajouté dans un deuxième temps en haut de la page 8), effroi de la mort, départ de Bonneval, disparition des obsessions habituelles, début d'une réflexion sur les années d'obsession ;

Ces pages ont, possiblement, été écrites sous l'emprise de la mémoire vive, peu après la sortie de Bonneval, quand Marie de la Trinité se retrouve seule dans sa petite chambre à Paris, à partir du 3 mai 1953.

Les pages 10 à 18

Ces pages constituent une suite logique aux pages 1 à 9. Elles commencent par ces mots : « Désormais seule avec moi-même... », ce qui corrobore notre hypothèse qu'elles ont été écrites, comme les pages 1 à 9, lorsqu'elle était seule à Paris. Mais elles ont peut-être été écrites plus tard, puisque Marie a rajouté, p. 10, au tapuscrit initial, le titre « chemin parcouru depuis trois ans », ce qui indiquerait qu'elles ont été écrites en 1956.

Cette partie est étroitement liée aux démarches entreprises par Marie de la Trinité, qui cherche par quel biais elle va pouvoir entreprendre les études qui lui permettront de devenir psychothérapeute.

Par ailleurs, elle fait mention du chapitre général de décembre 1955 auquel Marie a participé et qui a donné aux Dominicaines Missionnaires des Campagnes une nouvelle supérieure générale. Mère Saint-Jean est mise de côté. La majorité des sœurs est hostile à Marie de la Trinité et le père Motte lui conseille de retourner à Paris. Elle demande alors un indult (permission officielle) d'absence de la communauté pour raison d'études.

p. 10, « chemin parcouru depuis trois ans » (titre rajouté dans un deuxième temps en haut de la page 10), options se présentant à Marie au sortir de la cure ;

pp. 11 à 14, « l'entreprise de ma propre rééducation » (titre figurant sur le tapuscrit initial), les changements introduits dans son comportement : perspectives plus constructives ; originalité face aux critiques ; affectivité ; agressivité ; (p. 13 en bas « c'est donc dans ce sens que je marche depuis 3 ans. ») ; progressivité ; nourriture ;

pp. 14 à 18, « travaux et sociabilité », (titre figurant sur le tapuscrit original), révision des Constitutions de la congrégation (1954-1956) ; chapitre général (décembre 1955) ; calme et gaieté ; comportement indépendant ; vie émotionnelle ; charité ;

Les pages 9b à 9g

Cette partie commence par ces mots : « les obsessions disparues ». Par la suite, au long de ces 6 pages supplémentaires, Marie va détailler cette disparition des obsessions en commençant par « le lendemain de mon retour de Bonneval à Paris » (p. 9b), en évoquant ensuite les « douze jours avant d'affronter le retour dans mon couvent » (p. 9c) puis son retour effectif (« A mon retour, personne ne fit attention à moi. p. 9d) en novembre 1953.

A partir du milieu de la p. 9e, elle passe à l'examen de sa conscience (« jugement et conscience »).

Ces pages évoquent ce que Marie de la Trinité a vécu entre sa sortie de Bonneval et son retour à Flavigny où elle retrouve toutes les difficultés de la vie commune. Mais elles ont dû être écrites après les pages 1 à 18, puisqu'elles ont été insérées dans le tapuscrit entre les pages 9 et 10 par souci de cohérence.

LA RELATION AVEC JACQUELINE RENAUD

- C'est sur le conseil de Louis Beirnaert, que Marie de la Trinité entre en contact avec le docteur Jacqueline Renaud.
- La relation entre le docteur Renaud et Marie de la Trinité se renforce par une collaboration suscitée par Jacqueline Renaud sur les problèmes spécifiques de la vie religieuse. C'est par elle que Marie de la Trinité est introduite dans le milieu des professionnels de la psychologie. C'est à elle qu'elle demande d'appuyer son projet d'aide psychologique aux religieuses auprès de Mgr Feltin, par une lettre témoignant de sa compétence.
- C'est Jacqueline Renaud qui présente Marie de la Trinité à la professeure Cornelia Quarti à l'hôpital de Vaugirard. Celle-ci la prend comme assistante et lui confie des malades. Cette collaboration commence en janvier 1956 (cf. lettre à Mère Saint-Jean du 30 janvier 1956)
- Ce que Marie de la Trinité n'avait pas prévu est que pour devenir psychanalyste, il faut être « adoubé » par celui ou celle avec lequel on a fait sa propre analyse. Tous les psychanalystes qu'elle rencontre lui disent : il faut revoir Lacan ! C'est un gros problème pour Marie qui ne veut pas passer par lui.

Jacqueline Renaud exprime sa position, par rapport à la psychanalyse, dans une lettre à Marie de la Trinité datée du 21 mars 1955 : « Vous connaissez le jugement que je porte sur la psychanalyse qui, pour moi, à la fois en théorie et selon mon expérience, a une action ou bien nulle, ou bien dissolvante de la personnalité morale. » Cette position très tranchée ne semble pas poser problème à Marie de la Trinité qui fait du docteur Renaud son unique référence

auprès des docteurs psychanalystes Charles Durand et Juliette Favez-Boutonier qu'elle a contactés pour suivre sa formation. En même temps, elle se pose en critique de Lacan avec beaucoup d'assurance (voir lettres en Annexe).

LA REPRISE DE CONTACT AVEC LACAN

En juillet 1956, Marie de la Trinité rencontre à Paris le docteur Charles Durand (Prangins, Suisse) pionnier de la psychothérapie de groupe. Dans cette rencontre, elle a surtout écouté ses conseils ; elle lui écrit le 4 juillet pour préciser son parcours, et met en avant le docteur Renaud comme étant la mieux placée pour juger de ses aptitudes. « *J'estime qu'elle me connaît mieux que le docteur Lacan... que je n'ai pas revu depuis trois ans...* » De son point de vue, la psychanalyse faite avec lui a eu une incontestable influence sur sa guérison, mais c'est surtout grâce à la cure de sommeil qu'elle a pu reprendre une activité normale. Elle se dit « d'accord sur la nécessité de *poursuivre de sérieuses études de psychologie.* » Et elle termine en demandant un stage à Prangins entre juillet et octobre.

Elle se fait donc recommander par Jacqueline Renaud qui écrit à Durand, le 5 juillet, que Marie de la Trinité qui est « en stage depuis janvier dans une consultation de psychosomatique à l'hôpital de Vaugirard (Docteur Quarti), y montre des dons de haut intérêt et, *sous réserve qu'elle poursuive ses études,* pourra beaucoup apporter à la connaissance des problèmes psychologiques. »

Le 13 juillet 1956, nouvelle lettre de Marie de la Trinité au docteur Durand, qui commence par ces mots : « Je me suis finalement résolue à prendre ***rendez-vous avec le docteur Lacan et je l'ai vu ce matin.*** Je lui ai dit mes projets – et le but particulier de ma visite, selon votre désir. ***Il m'a demandé quelle avait été mon évolution depuis ces trois dernières années écoulées.*** » Lacan trouve ses projets réalisables et il est disposé à voir avec elle la meilleure réalisation possible, et ce à partir du 17 septembre.⁷

A partir de cette rencontre, le problème de Marie de la Trinité, c'est « *la formation technique de valeur à laquelle Lacan est prêt à s'intéresser.* »⁸ Marie de la Trinité a donc pris contact avec le docteur Juliette Favez-Boutonier, psychanalyste chargée des cours de psychologie à la Sorbonne. Deux mois après cet entretien, elle lui écrit : « Comme vous m'en aviez exprimé le désir, au cours de notre conversation du 20 septembre dernier, *j'ai revu plusieurs fois Monsieur Lacan. Bien qu'il puisse apporter à la réalisation de mes projets un concours très utile, peut-être même irremplaçable en raison de ma psychanalyse, j'estime que le point de vue exclusivement et nécessairement psychanalytique sous lequel je suis amenée à considérer, avec lui, les problèmes que je désire approfondir est insuffisant.* » Elle a besoin de conseils pour l'orientation de ses études et sollicite un prochain rendez-vous.

Le 23 novembre, Juliette Favez-Boutonier lui répond qu'elle a pu s'entretenir avec le Docteur Lacan. Ils pensent l'un et l'autre que le projet de Marie de la Trinité, appliqué au domaine religieux est très spécial, qu'il échappe en partie à la compétence officielle du psychanalyste

⁷ C'est nous qui soulignons (en gras). Voir l'intégralité de la lettre en annexe

⁸ Même lettre du 13 juillet 1956

et du psychologue ; de plus, comme elle ne veut pas préparer d'examens universitaires, il est difficile de la conseiller et de l'orienter ; qu'elle devrait faire, avec les personnes qui travaillent avec elle, le bilan de ce qui est souhaitable pour sa formation. Pour finir, elle lui indique les heures et jour de sa permanence.⁹

CONCLUSION

Après cette enquête à travers la correspondance de Marie de la Trinité et la relecture attentive du tapuscrit lui-même, nous pouvons conclure ce qui suit.

Les pages 1 à 9 constituent le récit de la cure, récit qu'elle a écrit à la sortie de Bonneval, une fois rentrée à Paris, en mai 1953.

Les pages 10 à 18 ont été écrites après la rencontre avec Jacques Lacan le 13 juillet 1956. Il lui a demandé « quelle avait été (son) évolution depuis ces trois dernières années écoulées ». Elle reprend exactement la même expression par le titre qu'elle donne page 10 « chemin parcouru depuis trois ans ».

Elle relit son document et l'enrichit d'une réflexion complémentaire sur le thème des obsessions dont elle cherche l'emplacement pertinent. Elle le trouve à la fin de la page 9 qui se termine par le mot « obsessions ». La page 9b commence ainsi : « Les obsessions disparues »...

Le sous-titre *Relation écrite pour Jacques Lacan*, qui ne figure pas sur le tapuscrit, n'est pas une dédicace d'une patiente à son thérapeute ou d'une étudiante à son maître. Il répond à la question posée par Lacan à Marie, le 13 juillet 1956, lorsqu'ils se revoient au bout de 3 ans : "Quelle a été votre évolution depuis ces trois dernières années ?" Marie répond à cette demande par les pages 10 à 18 qui justifient le sous-titre. Quant aux pages 9b à 9g, elles font partie de la même intention, comme réflexion complémentaire sur la question des obsessions et de leur disparition. Il s'agit bien d'une relation écrite pour répondre à la demande de Jacques Lacan.

Christiane Schmitt

Eric T. de Clermont-Tonnerre

⁹ Voir l'intégralité des lettres des 15 et 23 novembre en annexe

TEXTE

1

De l'angoisse à la paix.

La cure de sommeil commença dans de mauvaises conditions.

Les premiers symptômes de déséquilibre avaient paru dix ans auparavant ; depuis huit ans je voyais des docteurs. Je venais de passer quatre ans en cure psychanalytique : une angoisse de plus.

J'étais depuis quinze jours à Bonneval, au service libre. Le Dr B., argentin, m'avait seul examinée, je n'avais guère confiance en lui, du fait de sa jeunesse, synonyme d'inexpérience, et de sa nationalité. Le Dr E. passait parfois rapidement, le matin, accompagné d'internes. Que répondre à ses questions, sinon : Tout va très bien.

Durant ces quinze jours, on m'avait fait un traitement d'insuline (choc humide), qui avait provoqué, me semble-t-il, une recrudescence des obsessions. L'infirmière, un jour, m'avait appelée pour une électro-narcose ; j'en ressentis une douleur à la colonne vertébrale qui dura plusieurs mois – c'est tout.

D'autre part, dans la chambre à trois lits où j'étais se trouvait une jeune femme, mère de deux enfants, qui était là depuis cinq ans. Elle avait suivi quelques traitements, actuellement on ne lui faisait rien. Elle me parut s'être réfugiée à l'hôpital pour éviter d'affronter la vie, son mari et ses enfants ; que le Dr consentît à la garder me parut une triste complicité à ce qui avait toutes les apparences de l'égoïsme. La troisième occupante était une jeune fille de Chartres qui était là sans que personne s'occupe d'elle. Ces deux cas me rendirent perplexe quant à ce que je pouvais augurer de mon séjour.

Du point de vue religieux, je ne puis pas dire que ma Supérieure ait positivement consenti à mon passage à Bonneval. Tout au plus s'était-elle abstenue de s'y opposer. J'étais angoissée par sa désapprobation tacite, car j'avais coutume de me conduire toujours selon sa pensée, non par inclination personnelle, mais par esprit religieux.

Durant ces quinze premiers jours, je fus très contrariée des procédés de la Sœur du service, qui se flattait de suivre des cours de « psychologie », émerveillée qu'elle était de la finesse de jugement qu'elle y acquérait. Or

cette religieuse inventa tous les moyens possibles pour m'empêcher d'aller à la messe durant la semaine. A mon sixième jour de présence elle me dit : Mr le Curé confesse aujourd'hui et vous devez aller vous confesser (la confession au moins hebdomadaire est en effet une prescription du Droit Canon pour les religieux et religieuses). Je répondis à la Sœur que l'Évêque dont je relevais m'avait donné des dispenses à ce sujet et qu'elle n'avait pas à s'ingérer dans cette question : Vous irez vous confesser ou Mr le Curé ne vous donnera plus la communion. Je l'ai averti, il sait qui vous êtes.

En moi-même, je me sentais coupable de m'accorder ce temps de repos : à mes yeux, c'était le comble de l'égoïsme et de la paresse.

Pour réagir contre l'angoisse, j'avais emporté un nombre invraisemblable de travaux à faire : cela remplissait deux grands sacs et une valise. Il y avait aussi plusieurs livres, deux Bibles pour comparer les traductions, un Nouveau Testament grec à apprendre par cœur dans les petits moments libres : preuve évidente du trouble que l'angoisse introduisait dans la lucidité de mon jugement. Par surcroît, étant revenue deux jours à Paris, j'avais rapporté de nouveaux travaux et de nouveaux livres. Pratiquement, je ne fis ni ne lus presque rien ; mais, sous la poussée des obsessions j'écrivais d'immenses lettres, dans l'espoir d'être soulagée : en vain.

J'esquivais les repas, autant qu'il m'était possible. Depuis neuf ans tout ce qui était relatif à la nourriture m'était une hantise : soit que j'en prenne, soit que je m'en abstienne.

cure de sommeil

La cure de sommeil décidée, je fus installée dans une chambre du « Pensionnat ». Pour le repas du premier soir, je fus mêlée à de vieilles femmes plus ou moins déséquilibrées – je les considérais, appréhendant de leur devenir semblables.

La religieuse du service était soi-disant malade, on ne la voyait pas. Nous étions aux premiers jours d'avril, il faisait froid. Je vis qu'on ne mettait à mon lit que deux minces couvertures, tandis qu'une troisième fille de salle fixait au petit bonheur de vieux journaux à la fenêtre pour rendre la chambre obscure.

Craignant de prendre froid, je demandai d'autres couvertures ; ma demande fut mal accueillie – de mauvaise grâce, l'une des filles apporta une petite couverture.

J'avisai un mirus et demandai un peu de feu. Sur quoi le Dr B. arriva et donna l'ordre d'allumer du feu.

Puis survint la Sœur du service, très irritée :

- Déshabillez-vous immédiatement. On va bien voir si vous savez ce que c'est qu'obéir, puisque vous êtes religieuse.

Comme je ne m'exécutais pas assez vite, elle ajouta, cette fois, furieuse : – Puisque vous le prenez comme ça, vous allez voir.

Elle me jeta brusquement sur le lit et me fit une piqûre : je tombais aussitôt dans l'inconscience.

Brusquement je me réveillai, on m'avait déshabillée et couchée et il y avait du va et vient dans la chambre. Tout le personnel du Pensionnat était rassemblé dans ma chambre. J'entendis vaguement : La maison va brûler – Feu de cheminée – emportez le mirus. Des corbeaux avaient parait-il construit leur nid sur la cheminée, le feu venait d'y prendre.

Tout cela me parut tragique. Je sentis la réprobation générale peser sur moi. On me fit absorber un nombre considérable de pilules et je m'endormis dans la terreur, souhaitant ne plus jamais me réveiller et mourir ainsi, pour qu'enfin tout cesse, puisque tout n'était que tourment.

au cours de la cure de sommeil

De la cure elle-même, je me souviens que l'insomnie nocturne fut de plus en plus fréquente et angoissante. Mon corps, sous l'effet des produits chimiques absorbés, dégageait une odeur de cadavre qui imprégnait matelas et oreiller. La femme de ménage qui venait le matin était douce et bonne ; l'infirmière du soir oubliait régulièrement de me donner les pilules en même temps que le repas, elle n'y pensait qu'après et me faisait tout prendre ensuite. Jusqu'à minuit j'entendais un poste de radio – parfois les cris nocturnes de quelque malade dément.

Aucun souvenir des visites du Dr B. Je me souviens aussi

que j'ai pris un refroidissement, de la fièvre, et de quelques malaises et traitements consécutifs à ce refroidissement.

Ces souvenirs émergent comme des îlots sur un fond d'inconscience ; c'est ainsi également que je vivais des infimes événements.

Les repas, durant la cure ne firent aucune difficulté. Je me considérais comme en marge de ma situation mentale normale, mais ce n'était pour moi qu'une parenthèse. On me persuadait aussi que si je ne mangeais pas je ne guérirais pas. D'autre part, les obsessions habituelles continuaient de suivre leur cours, et leur cycle comme en d'autre temps, c'est-à-dire constamment.

Les insomnies nocturnes étaient remplies de terreurs. Je ne me souviens que d'un seul rêve :

- j'étais dans un lieu où se trouvaient beaucoup de livres. On me dit ; il y a beaucoup trop de choses dans tous ces livres. Ouvrez-les, et prenez l'essentiel de chacun. Je les ouvris successivement, c'étaient tous de vieux livres, brochés, j'en détachai avec une parfaite sûreté de choix et une grande aisance les feuillets « essentiels ». Je fus même, en rêve, étonnée de ma lucidité, du calme et de l'assurance intérieure avec lesquels je discernais au premier coup d'œil l'essentiel, et laissais tomber l'encombrement de feuillets et d'idées qui précédaient et suivaient.

- puis, je découvris des pierres précieuses de diverses couleurs ; des papiers me furent donnés, de diverses couleurs aussi, et je dis à beaucoup de personnes qui étaient avec moi et dont j'avais la responsabilité : que chacune veille à bien assortir un papier avec une pierre précieuse, et elle aura la pierre.

De fait, les couleurs et les pierres précieuses furent la dernière perception qui me resta « sensible ». J'en avais réuni toute une collection (des fausses pierres). Il y a eu toute une phase de ma maladie où je me suis engagée si loin que j'ai pu dans le symbolisme des sons, des couleurs, des lignes. Là seulement je trouvais quelque vestige qu'il y a sur terre quelque chose qu'on appelle « vie » et que je n'éprouvais plus

jamais : il m'en restait un lointain souvenir, mais jamais plus rien d'actuel. Tout ce que je vivais n'était plus jamais qu'une reviviscence de choses antérieurement vécues qui se reproduisaient, seules les combinaisons variaient.

Aussi je remplaçais par des constructions symboliques le vide mortel de tout réel actuel.

N'est-ce qu'une hypothèse ? a-t-elle quelque fondement réel ? Il m'a paru, en raison de ce rêve, que la cure de sommeil m'avait fait jusqu'alors parcourir un chemin rétrograde, et que j'avais ainsi rejoint, en moi-même, ce stade de la maladie où je m'étais réfugiée dans les couleurs et les symbolismes.

Vers le 7^e ou 8^e jour, le trouble commença à devenir intolérable, sa densité s'augmentait des nuits d'insomnie et le remords, la culpabilité remontaient de je ne sais quelles profondeurs.

Qu'étais-je venue faire là ? Peut-être allait-on m'y garder cinq ans, comme cette jeune femme. Et dans quelles mains étais-je tombée ? aucun médecin ne s'occupait de moi : j'avais le même sort que cette jeune fille de Chartres. De fait, je me souviens des infirmières qui venaient chaque jour – mais le docteur n'a dû venir qu'aux moments où je dormais profondément, et je n'ai eu sur le moment ni dans la suite, aucune conscience de ses visites.

De plus, j'étais gravement coupable d'avoir extorqué sous d'habiles apparences d'obéissance, la permission donnée à contre-cœur de faire cette cure de sommeil ; il convenait que Dieu me punisse, et sans tarder.

J'étais venue chercher là le repos, la détente d'esprit loin de mon couvent sous le faux prétexte d'une fausse maladie, mon soi-disant amour de Dieu avait toujours été faux, j'étais une hypocrite et Dieu a les hypocrites en abomination, toute ma vie religieuse avait été scandaleuse, j'avais toujours trompé tout le monde.

J'étais tombée dans un guet-apens que toute la conduite de ma vie avait préparé : j'en étais seule responsable à cause de ma perversité ; durant toute ma vie je n'avais eu qu'une seule fidélité, la fidélité à ma perversité et malgré cela, j'avais toujours voulu .../...

N.B. au verso de la page 5, à la main :

par mensonge obtenir des autres leur bonne opinion sur

moi. Maintenant toute cette malice était découverte et je ne pouvais plus freiner les conséquences.

Ces angoisses ne cessèrent de grandir et de proliférer. Vers le 12^e jour, je crois, au comble du tourment, je demandai de suspendre la cure. La dernière nuit fut atroce :

- on allait certainement me garder là jusqu'à ce que je meurs, et on allait hâter ma mort sans que j'y puisse rien : j'étais enfermée, prisonnière – et personne ne devait avoir pitié de moi : c'était l'heure du châtement.

- j'allais mourir, et mourir de pourriture ; et j'allais mourir de cette mort de pourriture parce que j'étais moi-même une créature sordide, moralement pourrie ; ma mort serait symbolique de ma vie.

- tout cela était parfaitement juste et se déroulait dans un enchaînement logique auquel je n'avais rien à objecter. Dieu n'était ni cruel, ni injuste, il était infiniment bon de m'avoir épargnée jusque-là, et en comparaison de ce que je méritais, cette mort était un châtement dérisoire.

- la mort était donc imminente et j'irai aussitôt en enfer. Cette pensée de l'enfer me soulageait, d'abord parce que c'était juste, ensuite parce que je serai délivrée de la menace du pire – et surtout délivrée de l'angoisse ; cette libération de l'angoisse me rendait l'enfer infiniment souhaitable. Toutes les pires souffrances ne sont rien, comparées à l'angoisse.

Donc, j'allais à la mort certaine. Un matin, la femme de service me trouverait morte, de cette mort de pourriture, signe et châtement de mon infamie. D'ici-là les filles de salle feraient exprès de m'oublier, la religieuse du service ne s'en soucierait pas, on n'ouvrirait la porte que lorsque la puanteur de mon corps serait devenue intolérable.

Tous les journaux attendaient ce jour pour faire paraître en première page le scandale : la soi-disant sœur Marie de la Trinité, Paule de Mulatier, a été trouvée morte, pourrie, dans une chambre de l'hôpital psychiatrique de Bonneval. Ils diraient que j'étais une fausse religieuse et détailleraient toutes les faussetés de ma vie. Et ils auraient raison.

Le scandale allait rejaillir sur l'Église, le Pape et les évêques, l'état religieux en général, ma congrégation, mon couvent, ma famille. Et tout le monde le saurait.

Je voyais déjà les énormes caractères de tous les journaux – et la photo qui me montrerait pourrie dans un coin de la chambre : L'ex S. Marie de la Trinité.

Ce qui me consolait, dans ce comble de détresse, c'est qu'enfin la lumière serait faite sur mon cas – car depuis que je suis religieuse j'ai toujours été âprement critiquée par les uns et approuvée par les autres et ma personne provoquait ainsi autour d'elle des divisions. Il m'avait fallu très longtemps pour m'en rendre compte.

La chose allait au moins devenir claire : je ne serais plus ange pour les uns, démon pour les autres, je ne serais plus que démon et tout le monde s'accorderait enfin pour penser la même chose. Si, grâce à cela, l'unité devait renaître, ce serait très bien.

Je pensais que même si je devais être, si j'étais déjà destinée à la damnation, je devais cependant jusqu'au bout, prier. J'essayai donc de prier. Impossible. Je n'étais plus qu'une masse de terreur. Je tentai de dire au moins le Notre Père, mais je n'en trouvai même plus les mots ni les demandes, car l'angoisse me torturait.

A mesure que j'essayais d'extraire de mon âme quelque chose que Dieu pourrait considérer comme un appel, un cri vers lui, il me tombait dessus des taches de couleur énormes ; elles se formaient au-dessus de moi et me tombaient dessus à une vitesse vertigineuse comme si je les fascinai, je m'attendais à ce qu'elles m'écrasent mais elles se dissolvaient au moment de me toucher ; elles me tombaient ainsi dessus, par milliers. Elles étaient animées, vivantes, une sarabande infernale ; durant leur chute, leur forme se modifiait. L'air en était tout rempli, dans un silence tragique.

Ma terreur devint telle que j'eus le sentiment de frôler la folie. L'angoisse n'était plus reliée à aucun motif, plus rien ne la limitait et plus rien en moi ne pouvait lui résister, elle avait tout submergé.

après la cure de sommeil

Le matin, comme j'avais demandé la veille de suspendre la cure, il y eut un malentendu et personne ne vint. La terreur s'empara de cet abandon. Je me disais ; Si cela dure encore, ou si cela augmente je vais devenir folle. Je sentais que tous les doigts de la main gauche, et trois doigts de la main droite étaient devenus insensibles : c'était, à mon sens, le commencement de la pourriture qui allait provoquer ma mort.

Je ne pouvais pas sortir, parce que j'étais enfermée. J'appelais, je disais : Ouvrez-moi, je vous en supplie. Personne ne venait, mais j'entendais les filles de service dire entre elles : Vous entendez la folle¹⁰ : Elle nous en aura fait voir, celle-là.

Enfin, vers 10 h. le Dr B. entra. Il n'insista que faiblement pour que je consente à continuer la cure. Je craignais donc de tomber dans la folie en continuant le¹¹ traitement de mort – et, d'autre part, de ne jamais guérir si je l'interrompais ; mais comme ce dernier mal me semblait moindre que l'autre je maintins ma décision.

Le Dr E. vint aussi, avec deux assistants, il ne me demanda rien, mais dit : Il ne faut pas continuer, cessez la cure, elle n'en peut plus.

A la balance, on s'aperçut que j'avais perdu presque 5 kgs durant ces treize jours. Bien qu'il me semble n'avoir dormi que le jour, et pas la nuit, j'avais pris la dose de remèdes nécessaire pour deux pleines cures de sommeil. Autour des yeux, ma peau s'était amincie et parcheminée comme celle d'une momie ; quand je vis mon visage il m'effraya, c'était un visage de terreur.

Deux jours après je quittai Bonneval. J'étais si affaiblie qu'à chaque pas je craignais de tomber. J'étais hantée par la crainte d'une mort imminente, peut-être même subite : cela m'arriverait dans la petite chambre de la rue de la Pompe, où je revenais, mais personne ne s'en apercevrait avant que je sois complètement pourrie.

Je m'aperçus alors que les obsessions habituelles avaient disparu. Elles s'étaient formées par des angoisses successives portant toujours sur les mêmes points. Mais l'angoisse que je venais d'endurer avait été plus forte

¹⁰ On pourrait lire, au choix « fille » ou « folle » car le o a été surchargé d'un i ou vice versa. [NDE : Note de l'éditeur]

¹¹ On pourrait lire, au choix « le traitement de mort » ou « ce traitement de mort », car le l a été surchargé d'un c ou vice versa. [NDE]

que tout ce que j'avais éprouvé durant les neuf années qu'avaient duré les obsessions.

C'est ce que je pensais depuis longtemps : Si j'arrivais à éprouver quelque chose de plus fort, les obsessions céderaient.

Mais c'était un cercle vicieux car ces obsessions m'empêchaient d'éprouver quoi que ce soit qui leur fut étranger.

La peur que j'éprouvais maintenant était extrême et continuelle, mais je sentais en moi-même que ce n'était pas une peur obsessionnelle, je ne la ressentais pas de la même manière que les obsessions. Elle était intense, mais pas obsédante.

Tout en moi aspirait à rester dans l'inertie que j'avais expérimentée pendant la cure de sommeil. Vivre m'était odieux. La mort n'était pas venue, mais grâce à l'inertie, je pouvais faire « comme si » j'étais morte. Je ne souhaitais plus que m'étendre, ne pas bouger, ne pas penser ; me réduire à l'existence, en éliminer la vie.

La pire déception fut de découvrir que, sous les obsessions, il ne restait plus rien ; car je m'imaginai que, les obsessions passées, je me retrouverais telle qu'avant.

En effet, durant les longues années d'obsession j'avais été peu à peu réduite en moi-même à trois plans :

- un plan qui me tenait en contact avec les réalités extérieures par le moyen des perceptions sensibles, mais ces perceptions étaient très atténuées, irrégulières, ternes, elles étaient des constatations d'existence, sans relation de moi à elles : tout m'était étranger, et j'étais étrangère à tout. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, mais c'est peut-être inutile ;
- ensuite, le plan des obsessions, avec le déroulement ininterrompu du cycle propre à chacune, simultanément – en tenant compte de la différence radicale entre obsession et souvenir ;
- enfin, tout le plan de la profondeur intérieure, spirituelle, dont je gardais un souvenir de plus en plus lointain et que désormais je ne pouvais plus jamais atteindre : tous mes efforts dans ce sens n'aboutissaient qu'à envenimer les obsessions.

¹² Un 'a' a été rajouté à la main pour que la numérotation de la page devienne '9a' lors du rajout des 6 feuillets, numérotés 9b à 9g. [NDE]

Les obsessions disparues, le contact avec ce fond de moi-même ne revint pas spontanément ; de plus, tout ce que le cours de ma vie y avait accumulé antérieurement avait disparu, il n'en restait rien.

Je m'aperçus aussi que les obsessions avaient exercé sur moi une telle emprise que je m'étais identifiée à elles. Bien qu'à contre cœur, je reconnaissais qu'elles m'exprimaient, elles étaient moi-même – tandis que tout ce qui pouvait s'élaborer d'autre en moi me semblait artificiel et étranger.

Je me sentis donc menacée par je ne sais quelle pente à retourner à mes vieilles obsessions ; j'avais besoin d'elles – elles avaient eu beau me tourmenter, grâce à elles j'avais jusque-là conservé une certaine impression de vivre, plutôt de survivre. Quand les obsessions cessèrent, cette impression s'évanouit avec elles ; cette découverte me fut très amère.

De tous côtés, en moi-même et au dehors, je ne rencontrais que vide et solitude. De plus, j'étais incapable d'accomplir les actes habituels de la vie spirituelle.

Depuis que j'avais pris conscience que j'étais obsédée, c'est-à-dire environ 9 ans, j'avais pu prier seulement une fois, un jour par hasard, en assistant à la Messe : depuis le début de cette messe, jusqu'au Sanctus. Tout ce qui touchait de quelque manière, même indirectement à la vie spirituelle entraînait une surexcitation des obsessions, aussi avais-je dû m'accoutumer à m'obliger à penser à autre chose.

Le lendemain de mon retour de Bonneval à Paris, entrée dans une église, il me fut possible à nouveau de prier, mais cela ne dura que quelques secondes et je me retrouvai de nouveau emmurée.

Dans la suite, ces constatations vinrent confirmer ma pensée que le lieu où les obsessions s'étaient nouées en moi était celui de la conscience spirituelle qui est, je crois, le plan expérimental de moi-même le plus profond et le plus personnel ; c'est autre chose que la conscience morale. Les obsessions mobilisaient la conscience morale, comme aussi la pensée, l'affectivité, etc. mais le lieu du conflit d'où elles étaient nées était bien au-delà de

tout cela qui n'est que très superficiel en comparaison du lieu intérieur de cette conscience spirituelle.

J'aurais bien voulu trouver une aide, mais je n'en rencontrai aucune, vraiment aucune. Il ne manquait pas de personnes qui auraient pu m'aider si elles avaient compris de quoi j'avais besoin, mais elles ne comprenaient pas. De plus, je gardais une forte tendance aux réactions démoralisantes à propos de tout.

Dans cette situation, le premier pas que je fis fut de me persuader moi-même, par un effort qui me paraissait déchirant et vide de vie, que puisque je n'étais pas morte, bien que les occasions n'aient pas manqué et que je sois volontairement allée au-devant d'elles deux fois, c'est que Dieu voulait que je vive encore ; mais je me ressentais comme n'ayant plus que l'apparence de la vie et privée de l'aptitude à vivre.

Comme je cherchais tristement que faire, alors que je sentais tout mon être attiré par la non existence et qu'il me fallait, sans force, nager à contre-courant, je me souvins d'un proverbe hindou qui dit en substance : on a toujours assez de pouvoir quand on accepte de s'en servir.

Le premier effort à faire dans ce sens fut précisément d'accepter cela pour mon propre cas, d'admettre que peut-être il y avait encore en moi un pouvoir, même infiniment réduit – même seulement, pour commencer, ce seul pouvoir d'accepter d'essayer de pouvoir.

Le plus difficile ne fut pas tant de faire ce pas, que de traverser tout ce qui en moi s'y opposait. Je le fis ; il ne s'accompagna d'aucune expérience de vie ; c'était un pas mécanique, un pas de jambe artificielle, pauvre, douloureux, inerte, un pas d'un millimètre.

Ce qui me permit de le faire, c'est que je n'étais plus obsédée et que par suite j'avais récupéré la possibilité de mobiliser mon attention et ce qui me restait d'énergie sur un objet de mon choix. Tremblante, inquiète et malade était cette attention, mais je pouvais en disposer ; pour le reste, je n'avais plus que des morts dans les mains.

Je restais encore douze jours avant d'affronter le retour dans mon couvent ; la peur d'une mort imminente ne me quittait pas – je crois que cette peur fut un bienfait :

Il fallait que la durée de mon existence actuelle me paraisse très courte, car je n'étais pas capable d'affronter l'idée d'avoir encore plusieurs années à vivre dans l'état où j'étais alors.

Si quelqu'un s'était intéressé à mes progrès, cela m'aurait aidée, mais il n'y avait personne.

Je n'étais donc plus obsédée par la nourriture, mais quelque chose défailait en moi et perdait pied dès que je voyais ou sentais des aliments.

Parmi toutes les raisons pour lesquelles je redoutais Flavigny, il y avait celle des repas. De fait, revenue en avril, je n'ai pu prendre part aux repas communs qu'au mois de mars suivant et encore à certaines conditions.

A mon retour, personne ne fit attention à moi.

Je fis tous les efforts possibles pour m'incorporer comme je pus à cette société désertique que je sentais aussi indifférente à ma présence qu'elle l'avait été à mon absence.

Prier m'était impossible ; je n'avais pas encore retrouvé le sommeil ni les sensations normales du corps ; rien ne me détendait.

Je me suis alors tournée vers le travail. De temps à autre, une Sœur venait m'aider. Elle était patiente avec moi et m'encourageait toujours ; elle a beaucoup contribué à m'aider à sortir du pessimisme envers moi-même où j'étais installée.

Je continuais à sentir les blessures que m'avaient causées plusieurs prêtres et religieuses et mes dispositions à leur égard étaient encore très âpres ; toutefois, ce n'était plus à tournure obsessionnelle.

J'étais devenue très défiante à l'égard de plusieurs religieux ou religieuses, à partir du jour où je me suis aperçue de l'abus qui avait été fait d'une confiance à laquelle je suis naturellement inclinée et de la prolifération des interprétations indues et tendancieuses que peuvent répandre autour d'eux ceux qui sont atteints du mal de la jalousie – l'un des maux les plus communs – et qui l'ignorent. Cette découverte fut pour moi une déception d'autant plus amère et lourde que je voyais trop clairement la relation entre ma dépression et de semblables attitudes. Il me

semblait alors que tout cela m'avait nui nécessairement, comme une cause produit nécessairement son effet : mon erreur était grande, car je ne me rendais pas compte que j'avais en partie provoqué inconsciemment ces attitudes et que, d'autre part, j'étais libre de leur attribuer l'importance et la signification que je voulais et que la manière d'y réagir ne relevait que de moi. Tout cela, je ne le voyais pas alors.

Ma vie antérieure ne m'avait pas donné l'occasion d'éduquer mon agressivité ; cette éducation fut d'autant plus difficile qu'elle était plus tardive. Je n'ai pu avoir de lucidité sur ce point qu'à partir du jour où j'ai pu dissocier face à moi-même et relativement à cet ensemble de situations et de réactions, l'aspect « responsabilité » de l'aspect « culpabilité ». Jusque-là, l'angoisse d'une culpabilité inéluctable me rendait aveugle.

A mesure que le temps passait, mon jugement se consolidait par l'usage que désormais je pouvais en faire ; je m'appliquai donc à chercher d'où avait pu venir cette terreur dans laquelle j'avais sombré durant ma cure de sommeil et qui avait surpassé toutes les peurs et toutes les émotions de ma vie.

Je fus frappée de ce que les peurs successives qui échelonnèrent cette cure de sommeil, jusqu'à l'épouvante finale relevaient toutes d'un schéma commun qui s'exprimait ainsi :

- une décision prise par moi, à des fins qui me semblent valables, toutes choses bien pesées ;
- l'interprétation défavorable de ma décision, entraînant ma culpabilité certaine, par des personnes mieux placées que moi pour en juger ;
- face au dilemme, l'adoption par moi de leur point de vue et l'abandon du mien, mêlé de flots d'angoisse, avec le sentiment confus que l'intention mauvaise m'était faussement imputée tandis que ma propre intention était réellement bonne – et que pourtant, c'était perversité, entêtement, orgueil que de refuser de reconnaître mes torts, si évidents pour les autres.

Je remarquai aussi que la moralité des choses reprochées ne tenait pas aux réalités elles-mêmes, lesquelles

étaient indifférentes, mais à l'intention en vue de laquelle je les avais accomplies. Or, aucune de ces intentions n'était coupable, mais on pouvait, du dehors, leur attribuer une signification péjorative. Ce trait était commun à toutes les accusations.

Je fus étonnée de remarquer aussi que, sans discussion, mais dans l'angoisse, j'abandonnais le jugement de ma conscience alors qu'après une calme réflexion, seule et devant Dieu, je l'avais jugé bon – pour accueillir à sa place un jugement tout superficiel, bâti sur des apparences et qui condamnait mes intentions sans même daigner s'en enquérir.

Pourquoi un tel doute pesait-il sur la valeur des jugements de ma conscience ? « Jugement », et « conscience » étaient en effet l'un et l'autre en cause.

Remontant d'étapes en étapes dans ma vie, j'ai constaté que tout cela était extrêmement vieux, ou plutôt datait de ma première enfance :

- j'avais toujours eu très honte de moi, les souvenirs de mes hontes me revenaient en foule, avec ce trait commun à tous que j'étais toujours très inférieure à ce que j'aurais dû être et que c'était une honte pour ma famille, dans laquelle je faisais tache ;

- mon jugement personnel (en tant que personnel) ne m'avait jamais paru valable, en raison de certains faits très souvent répétés et d'une constatation :

- les faits se rapportent à l'habitude qu'avaient mes sœurs de dire et répéter de moi : Elle est bête, elle est très bête, on n'en a jamais vu une si bête ; de plus, on s'amusait beaucoup à me dire, sur le même ton, des choses vraies et d'autres fausses et l'on jouissait sans malice de mon embarras, car je ne savais jamais s'il fallait croire ou rire ; quand je me trompais, tous riaient, alors je pleurais et mes petits chagrins provoquaient alors une plus grande hilarité. Comme nous nous aimions tous beaucoup, cela paraissait aux autres anodin, mais à moi, tragique ;

- j'ai constaté très jeune, en me comparant à ceux avec qui je vivais que j'étais beaucoup plus qu'eux en communion avec la réalité concrète, je m'y sentais vivre

tandis que tout ce qui relevait du domaine de l'abstrait me semblait vide et mort, sans consistance ; comme je ne savais comment faire pour m'y introduire, je pensai très tôt que j'étais incapable d'idées et, par suite, de jugements justes : ce domaine me dépassait.

Il faut ajouter à cela que je tranchais sur les autres par des colères aussi violentes que fréquentes. Quand un accès de colère me prenait je n'arrivais pas à esquiver les éclats grâce auxquels je me déchargeais. Je me considérais alors comme très coupable et pourtant je ne pouvais pas faire autrement : je me sentais enchaînée par une culpabilité fatale. Je crois que les causes de ces irritations d'enfance étaient purement physiques ; quand j'étais intolérable, Maman me laissait trois jours au lit, alors je devenais calme et contente de tout. Ces accès de colère étaient brefs, ils s'achevaient par un repentir bruyant, accompagné de sanglots et d'une détresse désespérée. Quelquefois j'entendais dire : Elle n'est pas sincère quand elle demande pardon, puisqu'elle recommence toujours. C'est là sans doute que s'amorça mon inquiétude sur la réalité de ma sincérité.

Ces doutes sur moi-même se développèrent plus tard, à la faveur de certaines influences cléricales et religieuses qui s'appliquèrent à me mettre en garde contre ce qu'elles appelaient ma volonté propre et mon orgueil. Le peu de cas qu'elles firent des jugements de ma conscience, les décisions contraires à celle-ci qu'elles m'imposèrent au nom, disaient-elles, de leur connaissance de la volonté de Dieu sur moi m'ont perturbée d'autant plus gravement que le terrain était bien préparé. Ces personnes avaient assurément des intentions très droites et cependant, de fait, elles allèrent au-delà du rôle qui leur revenait ; la naïveté de mon obéissance et la candeur de ma docilité donnèrent prise aussi, de mon côté, à leurs empiètements.

Comme leur jugement différait du mien sur des points même essentiels, comme celui de la forme de vie religieuse qui répondait à ma vocation, le conflit s'installa au plus profond de moi-même. Je ne cessais pas de le dire, mais on n'y prenait pas garde. Et, parce que toujours il m'était dit que ma volonté propre et mon orgueil déformaient mon jugement et qu'en le suivant je m'éloignerais de Dieu, je n'osais pas contrevenir à leurs affirmations.

chemin parcouru depuis trois ans

Désormais seule avec moi-même, j’entrevis qu’il ne me restait que deux solutions possibles et qu’il fallait choisir :

- ou bien, achever mon temps sur la terre en me repliant sur le deuil de moi-même et me rendre définitivement captive des malheurs de ma vie : injustices, jalousies, tromperies – méchancetés, duretés, rivalités.

mais cette attitude était contraire à ma volonté la plus profonde, car je n’avais jamais cessé de chercher à sortir de cette étreinte irrespirable, de cette viscosité du mal qui n’est pas seulement dans le cœur des autres, mais aussi dans le mien. Les obsessions avaient jusque-là tenu en échec toute l’énergie déployée pour me dégager de l’étreinte de ces déceptions et amertumes

désormais les choses étaient changées, car je n’étais plus obsédée, et ma sincérité était mise en question : si maintenant je me laissais couler dans le gouffre, c’est que j’y consentais – et mon hypocrisie paraissait alors évidente. Devant Dieu, ma conscience se refusait à cette lâcheté. De plus, face à moi-même, je voyais trop clairement que cette paresseuse démission me conduirait de malheurs en malheurs.

- ou bien, accepter ce comble de dénuement, de pauvreté que j’étais devenue ; il me semblait être définitivement vide de tout potentiel spirituel, intellectuel et affectif – la vie était incolore, elle n’avait plus de sens, elle était brisée, il n’en restait que quelques miettes. Je ne ressentais aucune émotion, aucun sentiment. Je n’étais sensible à aucune stimulation, ou plutôt, tout me provoquait à la tristesse. J’avais sans cesse à l’esprit que tout était irrémédiablement raté, y compris l’accomplissement de ma vocation. Spirituellement, je restais liée et engourdie. Me sentant radicalement incapable de me relever je faillis tout abandonner – un reste de loyauté, peut-être d’amour de Dieu, me retint.

De plus, je devais, pour aboutir à quelque chose de valable, prendre le contre-pied de tout un comportement vertueux auquel je m’étais appliquée depuis environ l’âge de 15 ans, selon les avis que j’avais reçus de personnes adonnées à la vie spirituelle. M’avaient-ils été mal donnés, les avais-je mal compris ? en tout cas, leurs con-

séquences avaient été désastreuses, je ne pouvais plus songer à m'y référer.

l'entreprise de ma propre rééducation

Voici les premiers changements que j'introduisis dans mon comportement :

- au lieu de m'en remettre habituellement au jugement des autres, je m'entraînai à m'en tenir au mien, mais sans négliger de le confronter avec des points de vue différents ;

- au lieu de ne voir en moi que les défauts et les insuffisances, je me mis à fixer obstinément mon regard sur mes aptitudes et les bonnes réalisations auxquelles je parvenais. Délibérément, j'évitai de m'attarder à mes déficiences et échecs : j'étais encore beaucoup trop déprimée pour m'y arrêter sans péril.

Je m'engageai ainsi dans une voie aussi constructive que possible. Je constatai, pour moi-même et pour les autres, que toute déficience est une lacune dans une réalité valable et qu'en vitalisant celle-ci, la déficience disparaît – je cherchais la bonne leçon à tirer des échecs, j'en fis des occasions de progrès. Je m'employais ainsi à tout utiliser en vue de ma restauration.

Je le voyais clairement : ou bien, je me réédifierais moi-même, sur mes ruines et à l'aide de ces ruines et en ne comptant que sur moi – ou c'en était fini de tout.

Envisageant l'éventualité d'un échec final définitif, je m'entraînai à penser que même si, au terme, je n'avais abouti à aucun résultat satisfaisant, il resterait quand même celui, bien supérieur, de la constance pratique, actuelle de l'esprit à vouloir malgré tout renaître : c'est la loi et la rude exigence de l'espérance.

Du reste, cette conduite est bien celle que j'ai toujours suivie : si elle m'a conduite à des impasses troublantes, c'est en raison des régions d'ombre où la lucidité de l'esprit n'avait pas encore pénétré ; ces régions obscures maintenant s'éclairaient d'une lumière nouvelle, plus humble, plus réelle, plus humaine – jusque-là j'ignorais que la vraie lumière a tant de nuances : je les découvris peu à peu.

Je devais aussi accepter mon originalité, même si les autres ne l'admettaient pas, et en tirer le meilleur parti malgré les opinions de ceux qui me le reprochaient et dont les tempéraments étaient manifestement plus pauvres, moins dynamiques, moins ouverts que le mien : ceux qui me le reprochaient étaient ceux qui, pour des motifs personnels, la redoutaient – cela entraînait que je respecte ouvertement leur propre personnalité, même s'ils refusaient de reconnaître la mienne. Je devais aussi acquérir assez d'indépendance et d'autonomie pour ne pas faire dépendre ma conduite de celle des autres et assez de possession de moi-même pour réagir d'une manière constructive et conciliante, même à des attitudes adverses.

Je pensai que les critiques cesseraient si j'évitais soigneusement d'y donner occasion, sans pour autant me priver d'accomplir ce que je jugeais bon – j'apporterai donc une attention particulière à ma « manière » d'agir ; j'étudierai les autres et observerai leurs réactions, non en vue de les prendre en défaut, mais pour discerner par quel sentier les aborder, dans un esprit de concorde et de paix.

Je fis attention, dans mon attitude extérieure, de paraître ignorer les paroles ou procédés désagréables dont il arrivait souvent qu'on use avec moi – en moi-même, je cherchais une explication qui n'accuse pas l'autre et j'en prenais occasion pour chercher en quoi je pouvais être moi-même pénible à supporter.

Je me suis appliquée constamment, ces dernières années, à éduquer mon affectivité, à aimer vraiment, sincèrement, intérieurement, à recevoir les autres dans mon cœur. C'est si facile de se dispenser d'aimer en rendant un service ! J'ai regardé comment Dieu nous aime tous : gratuitement, sans réciprocité, sans limites, effectivement. S'il n'était Dieu, nous pourrions dire que nous passons nos vies à le décevoir – de plus, nous l'offensons et lui pardonne et continue d'aimer et de combler. La Rédemption a d'avance accumulé pour nous tout le pardon nécessaire, l'Incarnation offre à notre liberté la possibilité d'une participation personnelle au mystère essentiel de notre foi : à quoi l'ensemble du monde, y compris moi-même, semble être tout à fait indifférent.

Quant à l'agressivité, je n'ai pas cherché à la détruire mais à l'utiliser, à me familiariser avec elle, à l'amadouer pour m'en servir selon les occasions, car elle est nécessaire. Pendant cette maladie, je me suis rendue compte que n'importe quelle disposition positive se renforce par l'existence de la disposition contraire – si la disposition contraire manque, l'autre risque fort de s'affadir, elle n'a pas de mordant – les bien portants ne se rendent pas compte de cela, parce que les tendances contraires sont normalement jumelées en eux et que leur interaction est bien réglée.

Les défauts étant des lacunes dans des tendances bonnes, et les vices des déviations de ces tendances, ce n'est pas de supprimer ces tendances qui donnera de bons résultats, mais de les redresser si ce sont des vices, ou dynamiser, si ce sont des défauts.

Pour arriver à m'appliquer à cela sans m'en lasser, j'en ai fait l'objet d'une certaine curiosité scientifique, d'un esprit de découverte et de création.

Tout ce chemin, je l'ai frayé dans le désert, sans aucun encouragement de l'extérieur et, au départ, dans l'insuccès, sans aucun stimulant extérieur – au milieu d'un groupe de religieuses indifférentes, défiantes et prévenues contre moi. Actuellement encore, ces préventions subsistent en partie du côté de celles qui m'ont succédé dans les charges impliquant autorité.

J'ai donc conquis progressivement, péniblement, l'indépendance de ma conscience. Dieu nous a donné des lignes de conduite très générales, l'Église en a précisé certaines, je me conduis selon ces lumières, évitant les conseils intermédiaires et dans un prudent silence pour éviter les contradictions qui risqueraient d'envenimer les relations humaines, si fragiles, peut-être plus fragiles dans la vie religieuse qu'ailleurs. Puisque cette fragilité est un fait, il faut en tenir compte : c'est une prudence élémentaire qu'il m'a coûté cher de découvrir si tardivement.

C'est donc dans ce sens que je marche depuis 3 ans.

Au début, je ne réussissais presque jamais à avoir l'attitude et les réactions que je me proposais : les obsessions avaient tracé en moi de profonds sillons – il m'a fallu longtemps pour les combler. Jusque-là ces vieux sillons happaient tout ce qui était à leur portée et le déformaient selon ce principe de s. Thomas : « *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*¹³ ».

Peu à peu, d'acte en acte, de recommencement en recommencement, je me suis dégagée de l'ancien « *modum recipientis* » pour en instaurer un nouveau. C'est aussi, me semble-t-il, le sens de la parabole des outres anciennes et neuves¹⁴ et de cette *metanoia*¹⁵ dont parle sans cesse le Nouveau Testament et qui prépare le règne de Dieu.

Même pour la nourriture qui cependant était en soi l'un des problèmes les plus simples, il a fallu très longtemps pour m'y réadapter avec aisance.

Ainsi, je n'ai pu revenir aux repas communs qu'à partir de mars 1954 ; je n'y étais pas retournée depuis au moins sept ans, sauf, depuis quelques années, au petit déjeuner du matin. Et même, depuis ce mois de mars, je ne restais guère au réfectoire plus de dix minutes et ne pouvais pas me servir moi-même dans un grand plat. Il fallait que je sois servie à part dans de petits plats, détail que la genèse de cette obsession justifie – la vue des grands plats me chavirait le cœur, même sans que j'y touche ; mais je n'étais plus obsédée sur ce point, et cela ne me revenait qu'au moment des repas.

Depuis cet été seulement, les derniers vestiges de cette fragilité ont disparu et je puis, sans contrainte anormale, me comporter au réfectoire comme tout le monde.

travaux et sociabilité

Quelques mois après la cure de sommeil j'ai été choisie par la Prieure Générale, avec deux autres Sœurs, pour travailler à la révision de nos Constitutions. Elle tenait avant tout à ma présence, car, m'a-t-elle toujours dit, je comprends sa pensée plus profondément et plus exactement que toute autre – de plus, autrefois, j'avais rédigé avec elle le premier texte des Constitutions qu'il fallait main-

¹³ Tout ce qui est reçu est reçu selon le mode de celui qui reçoit. [NDE]

¹⁴ Voir Mt 9, 14-17 [NDE]

¹⁵ Conversion [NDE]

tenant adapter à notre plus grand nombre, ayant passé de 30 à environ 450 religieuses, avec les fondations nouvelles au Canada, Louisiane et Soudan.

Travail ardu, desséchant, que j'ai dû faire dans des circonstances affectives et intellectuelles particulièrement défavorables.

Mon esprit n'était pas du même calibre et ne fonctionnait pas de la même manière que celui des Sœurs avec lesquelles je travaillais : je voyais large et loin, elles voyaient surtout l'immédiat et le circonscrivaient dans les seules réalisations actuelles. Elles ne voulaient pas de plan, se fiant à leur inspiration – et ainsi du reste. Dans le groupe des Sœurs qui participèrent successivement à ce travail, aucune ne me témoigna un peu de bienveillance, un peu d'accueil : je sentis jusqu'au bout que je n'étais pas admise, tout juste tolérée parce qu'on ne pouvait pas faire autrement à cause de la Prieure Générale. Plusieurs auraient certainement souhaité de me voir encore au fond de ma dépression. Pas une seule ne manifesta le moindre intérêt pour mon amélioration.

Après deux ans d'un travail assidu et sans aucune diversion, je fus chargée par la Prieure Générale de faire une dernière rédaction de tout le texte, avec une Sœur comme aide. Cette rédaction parut très satisfaisante à tous points de vue, fond et forme, à plusieurs religieux qui l'examinèrent.

Survint le Chapitre Général réuni pour une dernière mise au point du texte, il y a juste un an de cela. Il réunit environ 20 à 25 religieuses. La sourde opposition contre moi éclata ; dès les premières séances quelques têtes du Chapitre entraînèrent toutes les autres à réclamer qu'à elles toutes elles fassent une nouvelle rédaction.

Je constatai, durant le Chapitre, que ce qui s'élabore dans un esprit d'opposition est marqué d'une certaine sécheresse et raideur ; l'agressivité qui se donnait libre court faisait obstacle à la sérénité constructive.

J'avais participé à ce travail plus que toutes les autres ; les deux derniers mois je n'en levais pas les yeux, de 8 heures du matin à 3 ou 4 heures de la nuit suivante, avec une petite interruption de dix minutes pour chaque repas. J'avais réuni tous les livres et documents nécessaires pour faciliter le travail ; quand il fallait des

précisions sur tel ou tel point du Droit Canon, des Chapitres Généraux, des directives de l'Eglise, c'est vers moi qu'on se tournait parce que je les savais ou pouvais indiquer où les trouver.

Personne ne me dit un mot de gratitude. Dans l'intervalle des séances du Chapitre les Sœurs causaient par groupes spontanément formés ; je me mêlais tantôt aux uns et tantôt aux autres, bien que personne ne me dit un mot ; je me tenais très en garde contre une interprétation abusivement péjorative de la mentalité commune et m'appliquai à être très gaie et détendue et à penser à autre chose : c'était vraiment pour moi une occasion exceptionnelle de ne juger personne, de me refuser à toute amertume – et de me conformer au mieux que je pouvais à ce conseil de l'Ecriture Sainte, dans un des livres de la Sagesse « rends-toi agréable à la société. »¹⁶

J'étais assez contente de constater qu'il m'arrivait la même chose qu'à un grand nombre de saints et de goûter ainsi à certaines de leurs expériences – toutefois avec cette différence, qu'eux avaient été injustement traités, tandis que je recevais tout simplement mon dû, car je ne vaux pas grand-chose ; de plus j'ai souvent constaté qu'il y a en moi je ne sais quoi qui fait peur aux autres, je n'ai pas encore pu trouver exactement d'où cela vient. A ce sujet j'ai remarqué que ceux qui se trouvent placés au-dessus de moi ressentent cette peur alors que ceux qui sont sur un plan d'égalité ou ce qu'on pourrait appeler au-dessous, me témoignent beaucoup de confiance et d'affection : je parle ici du milieu religieux.

J'ai donc trouvé dans cet ensemble de circonstances une occasion providentielle à ne pas laisser passer, de me roder, d'essayer de comprendre les points de vue les plus éloignés du mien, de m'assouplir aux réactions des autres, de contenir les miennes : je n'y ai pas toujours réussi, mais j'y ai progressé.

Le résultat final m'était personnellement indifférent ; je pensais aussi que tout cela est très relatif et que les textes sont peu de choses. J'ai commis plusieurs fois l'erreur de participer à des discussions portant sur des détails : j'aurais toujours dû m'abstenir quand c'était peu important.

Quelques religieuses furent frappées de mon calme et de ma gaieté, même au cours de remarques qui me visaient.

¹⁶ Siracide 4, 7. [NDE]

L'une d'elles qui, depuis 25 ans, m'avait assidûment dénigrée s'est enfin rapprochée de moi à cette occasion, elle a même, à ce moment et dans la suite pris ouvertement ma défense ; elle me donne maintenant les témoignages d'affection et de confiance compatibles avec son caractère – toute critique de sa part a cessé. Malgré cette heureuse détente, que je n'escomptais plus, je suis particulièrement vigilante avec moi-même quand nous sommes ensemble. Sa tournure d'esprit est telle qu'il est impossible qu'elle me comprenne ; par contre, de mon côté, je serais inexcusable si je ne la comprenais pas, car cette longue maladie et les quatre ans de psychanalyse ont beaucoup affiné ma perception de moi-même et des autres.

J'ai passé à Flavigny ces derniers mois d'août et de septembre. Il n'y a pas eu le moindre incident pénible malgré diverses circonstances défavorables.

Je suis arrivée à ce que mon comportement soit indépendant de celui que je rencontre ; je peux, de bon cœur, le rendre très aimable envers une Sœur qui n'a pas encore domestiqué son agressivité, pour lui en faciliter la tâche et parce que c'est l'un des plus sûrs moyens de purifier le cœur des recherches égoïstes.

Je puis aussi fournir avec aisance et constance des efforts sur moi-même dont je n'étais pas capable autrefois, et cela se fait assez harmonieusement. Je m'y suis essayée avec un certain nombre de Sœurs et tout s'est bien passé avec chacune, même avec celles que je sais être encore assez mal disposées envers moi. Ces attitudes de bienveillance ou de malveillance, plus ou moins arbitraires le plus souvent, jouent un rôle considérable dans la vie religieuse et tiennent bien souvent la vraie charité et même la justice en échec. J'en ai observé encore bien des indices au cours de cet été.

Je commence seulement à retrouver une certaine vie émotionnelle et à ressentir quelques mouvements affectifs actuels ; durant les neuf années de mes obsessions, je n'éprouvais plus que les émotions relatives aux obsessions et toujours les mêmes, j'étais incapable de ressentir autre chose. Maintenant je retrouve à peu près les mêmes sentiments et émotions qu'auparavant, à l'exception de la joie qui, après avoir complètement disparu est revenue, mais

dans un autre lieu de moi-même, et sous une autre forme. Je ne la ressens que spirituellement et elle est indépendante des circonstances de la vie ; elle est comme la lumière et l'harmonie de ce qui, peut-être, peut commencer à ne plus être seulement la caricature de l'amour.

Pendant très longtemps, selon les conseils reçus, j'ai pris de nombreuses résolutions, l'accent étant toujours mis sur l'effort de la volonté pour parvenir à tel ou tel résultat – et les résultats ont été pitoyables.

Maintenant, cela se passe autrement : je considère certaines choses comme infiniment souhaitables et je me laisse attirer par elles, éveillant et orientant toutes mes ressources pour concourir à ce que ces choses soient.

Pour la charité, j'ai constaté qu'elle commence quand l'autre devient pour moi un centre et que je ne me situe plus que relativement à ce centre, comme un rayon qui va vers son foyer. Je crois que c'est l'attitude fondamentale de ce qui seul mérite d'être appelé amour, quelle qu'en soit l'expression. Cela modifie profondément les attitudes, et par suite les relations.

J'arrive aussi très aisément, depuis la psychanalyse et la disparition des obsessions, à saisir le faisceau des composantes qui sous-tendent mes sentiments, réactions, désirs, etc. et à pouvoir y faire lucidement et calmement mon choix.

De même quand il s'agit des autres, je saisis assez facilement les pourquoi de leurs attitudes de manière à en tenir compte utilement et pacifiquement dans les relations mutuelles.

ANNEXE 1

CORRESPONDANCE UTILE

Les lettres que nous présentons permettent d'éclaircir la fin de la relation entre Marie de la Trinité et Lacan. Marie revient donc à Paris en janvier 1956 sur le conseil du Père Motte qui, voyant que les élections du dernier chapitre ont porté au gouvernement de la congrégation des supérieures qui ne sont pas très favorables à la sœur Marie, lui conseille de s'éloigner. Munie d'une autorisation d'absence pour raison d'études, elle retourne à Paris pour commencer les études nécessaires à la réalisation de son projet d'aide aux religieuses.

Elle n'a pas revu Lacan après son hospitalisation à Bonneval et elle n'a pas l'intention de le revoir. Pour devenir thérapeute, elle doit cependant reprendre contact avec lui : c'est indispensable, lui disent les docteurs Charles Durand et Juliette Favez-Boutonier. Sur leurs conseils, elle se décide à revoir Lacan (le 13 juillet 1956).

Charles Durand (1910-2001)

Il fait ses études de médecine à Paris. Au cours de son internat, il rencontre Charles Odier, psychiatre et psychanalyste suisse, très intéressé par les questions d'ordre spirituel. Il fera son analyse avec lui. A la fin de la guerre il accepte, en Suisse, la direction de la clinique psychiatrique de Prangins où il travaillera de 1946 à 1976, tout en enseignant à Genève.

Charles Durand a participé comme membre fondateur à la création de l'AIEMPR (Association Internationale d'études Médico-psychologiques et religieuses) vouée à la recherche de relations constructives entre les sciences humaines et les religions. En particulier, il a lutté contre les pratiques psychiatriques abusives en URSS où les comportements transgressant les règles sociales étaient assimilés à des maladies mentales. En 1977, l'URSS sera condamnée grâce à son action.

A sa mort, l'Association existait dans 10 pays : Suisse, Italie, France, Grand-duché de Luxembourg, Canada, Espagne, Argentine, Chili et Belgique. Charles Durand a été une référence pour plusieurs générations de médecins, de psychiatres, de psychologues, de sociologues, de psychanalystes et de théologiens.

Juliette Favez-Boutonier (1903-1994)

Agrégée de philosophie (1926), elle enseigne tout en étudiant la médecine. A Paris en 1935, elle rencontre Daniel Lagache. Elle est en analyse avec René Laforgue. En 1938, elle soutient sa thèse de médecine sur *La notion d'ambivalence*. En 1945, elle soutient sa thèse de philosophie avec Gaston Bachelard sur *L'Angoisse*, qui sera publiée en 1963 aux Presses Universitaires de France.

Elle se forme à Sainte-Anne en clinique psychopathologique ; elle est directrice médicale d'un centre de soins qu'elle a créé pour les enfants en difficulté scolaire. Elle est professeur de psychologie à l'université de Strasbourg où elle succède à Daniel Lagache. En 1955, elle obtient la chaire de psychologie générale à l'université de Paris. Elle crée le premier laboratoire de psychologie clinique à la Sorbonne et le dirige jusqu'à sa retraite en 1974. Elle a théorisé l'entretien clinique.

En 1953, elle fonde, avec son mari, le psychanalyste Georges Favez, Daniel Lagache et Françoise Dolto, plus tard rejoints par Jacques Lacan, la Société française de psychanalyse, puis en 1964 l'Association psychanalytique de France.

1. Lettre de Marie de la Trinité au docteur Charles Durand

Sœur Marie de la Trinité
39 rue Jacob, Paris 6^e

Monsieur le Docteur Durand
Rives de Prangins
Genève (SUISSE)

Mercredi 4 juillet 1956

Docteur,

Je vous remercie du temps que vous avez bien voulu me réserver lors de votre récent passage à Paris et de votre attention quant aux questions qui me préoccupent et dont vous sentez si bien l'importance.

Durant cet entretien, j'ai voulu me limiter à écouter vos conseils, me réservant de compléter, après réflexion, cet échange de vues – du reste, vous-même êtes allé au-devant de cette intention en m'invitant à vous écrire.

Tout d'abord c'est au Dr J. Renaud que je demande de vous dire son jugement sur mes aptitudes personnelles au genre de travail que je me propose, car elle est mieux placée que quiconque pour vous donner à ce sujet une information valable. J'estime, en effet, qu'elle me connaît mieux que le docteur Lacan avec lequel j'ai fait une psychanalyse mais que je n'ai pas revu depuis plus de trois ans. Bien que cette longue psychanalyse ait eu une incontestable influence sur ma guérison, c'est surtout après la cure de sommeil par laquelle elle s'est close que j'en ai ressenti les bienfaits et que j'ai pu reprendre une activité normale. C'est peu après cette cure de sommeil que j'ai rencontré le Dr Renaud qui m'a aidée à consolider mon équilibre.

Ensuite, je suis pleinement d'accord sur la nécessité de poursuivre de sérieuses études de psychologie : c'est l'unique raison pour laquelle je suis venue à Paris, et je compte y rester le temps nécessaire pour cela. Il est possible aussi qu'étant donné la réserve habituelle aux religieuses j'ai pu paraître à vos yeux, plus ignorante que je ne le suis en réalité bien que je sache avoir encore beaucoup à acquérir.

Quant à vos méthodes de psychothérapie de groupes dont vous m'avez parlé, je pense que si je pouvais, dès cette année, voir de près leur usage cela me serait d'une grande utilité, même si ce premier contact ne suffisait pas pour que je saisisse entièrement la technique et ses applications, il me permettrait du moins de repérer sur le vif ses éléments utilisables pour la vie religieuse et me stimulerait dans mes études, ne serait-ce que par une vue plus précise du champ de mes ignorances. C'est pourquoi je persévère à désirer vivement aller à PRANGINS dès cette année, le temps qu'il vous serait possible de m'y recevoir et qu'il faudrait placer de préférence entre la fin de juillet et le début d'octobre. Sans doute y aurait-il aussi cet avantage que vous pourriez juger vous-même sur place de mes ressources personnelles, de la meilleure utilisation à en faire et des lacunes à combler.

Je vous prie de recevoir, Docteur, l'expression de mes sentiments religieux et reconnaissants.

Sr Marie de la Trinité, o.p.

P.S. Le docteur J. Renaud doit vous écrire incessamment.

2. Lettre du docteur Jacqueline Renaud au docteur Charles Durand

Dr J. Renaud
Neuropsychiatre
9, rue Delambre

Le 5 juillet 1956

Mon cher confrère,

Mère Marie de la Trinité me fait part de son désir d'aller faire un séjour dans votre établissement. Je pense que ce serait l'expérience très fructueuse pour elle et l'en félicite.

Elle a de sa vie religieuse une expérience humaine de grande valeur et fait un stage, depuis janvier, dans la consultation de Psychosomatique à l'hôpital de Vaugirard (Dr Quarti). Les dons qu'elle y montre sont certainement de haut intérêt et, sous réserve qu'elle poursuive ses études, il est certain qu'elle pourra beaucoup apporter à la connaissance des problèmes psychologiques.

Je vous prie de croire, mon cher confrère, à mes sentiments les meilleurs.

Dr J. Renaud

Monsieur le Docteur Durand
Rives de Prangins
Genève
SUISSE

3. Lettre de Marie de la Trinité au docteur Charles Durand

vendredi 13 juillet 56

39, rue Jacob – Paris 6^e

Docteur,

Je me suis finalement résolue à prendre rendez-vous avec le docteur Lacan et l'ai vu ce matin. Je lui ai dit mes projets – et le but particulier de ma visite, selon votre désir.

Il m'a demandé quelle avait été mon évolution depuis ces trois années écoulées. Je lui ai dit que c'était moins ma pensée abstraite qui avait mûri que ma compréhension qui s'était modifiée ainsi que mes réactions face aux situations et aux personnes, et que je le constate surtout dans le fait de me trouver très libre dans mon comportement et ma conduite personnelle, tout en tenant compte bien davantage des tempéraments, points de vue et même parfois oppositions des autres, sans que cela me perturbe comme antérieurement – et aussi que je me trouve non seulement tout à fait affranchie des obsessions passées, mais aussi dégagée d'une certaine pente à m'en recréer de nouvelles par une sorte de besoin maladif et incoercible d'angoisse et de malheur.

Il a dit me trouver lui-même en très bonne forme, mais a préféré ne pas s'engager plus avant, son jugement à mon sujet sur une seule visite lui paraissant insuffisant ; car, ainsi que je vous l'ai écrit, il ne m'a pas revue depuis ma complète guérison.

Toute autre réponse m'aurait bien étonnée de sa part, car j'ai toujours été frappée de son extrême prudence et circonspection.

Pour les projets, il n'en trouve la réalisation ni impensable ni impossible. Il est même tout disposé à envisager avec moi leurs meilleurs moyens d'aboutissement valable dès son retour à Paris, c'est-à-dire à partir du 17 septembre.

Le fait qu'il prenne sérieusement en considération ces projets et soit tout disposé à en étudier avec moi leurs possibilités d'accomplissement est assez significatif, me semble-t-il, de son opinion implicite quant aux aptitudes personnelles et à l'équilibre affectif requis.

En résumé, je retire de cette visite une impression de compréhension et d'encouragement qui contraste singulièrement avec ses réactions lorsqu'il m'arrivait de lui parler d'ébauches de projets de ce genre quand j'étais encore malade – j'avais gardé de ces réactions un souvenir trop pénible pour que l'appréhension de le retrouver dans ces mêmes dispositions n'ait pas pesé sur ma lenteur à décider de le revoir.

Il estime que l'ensemble de mes expériences me met à même d'apporter une contribution utile au service de la vie religieuse, à condition, bien sûr, que les données de l'expérience soient étayées par une formation technique de valeur à laquelle il est prêt à s'intéresser.

Cette lettre vient donc compléter celle que je vous ai écrite le 4 juillet et vous exprime le même désir, sous condition qu'il ne soit pas indiscret.

Je vous prie de recevoir, Docteur, l'expression de ma religieuse reconnaissance pour la bienveillance que vous m'avez témoignée.

s. Marie de la
Trinité

4. Lettre du secrétariat du docteur Charles Durand à Marie de la Trinité

Sœur Marie de la Trinité
39, rue Jacob Paris 6^e

Le 19 juillet 1956

Ma Sœur,

En réponse à votre correspondance, nous vous informons que le Dr Charles Durand chargé d'une mission pour les Nations Unies est actuellement absent de Prangins et qu'il ne reprendra ses fonctions qu'à partir du 15 septembre.

Nous vous prions de croire, Ma Sœur, à l'expression de nos sentiments respectueusement dévoués.

Secrétaire

5. Lettre de Marie de la Trinité au docteur Favez-Boutonier
(1/2 format A 4 papier pelure dactylographié, 3 feuillets)

Sœur Marie de la Trinité
39 rue Jacob (6^e)
Litré 02-85

Le 16 novembre 1956

Madame,

Comme vous m'en aviez exprimé le désir, au cours de notre conversation du 20 septembre dernier, j'ai revu plusieurs fois Monsieur Lacan.

Bien qu'il puisse apporter à la réalisation de mes projets un concours très utile, peut-être même irremplaçable en raison de ma psychanalyse j'estime que le point de vue exclusivement et nécessairement psychanalytique sous lequel je suis amenée à considérer, avec lui, les problèmes que je désire approfondir, est insuffisant.

Je le comparerais volontiers à l'effort que font la plupart des religieuses dans le domaine de leur perfectionnement spirituel, sans s'être assurées d'une connaissance de base suffisante des structures et des dynamismes psychologiques avec lesquels leurs efforts spirituels est incessamment en relation et dont il subit continuellement les répercussions.

C'est pourquoi, il me paraît vraiment indispensable que je m'instruise des aspects fondamentaux de la psychologie, et, à cette fin, je vous serais extrêmement reconnaissante de bien vouloir me guider en ce début d'année scolaire, pour le meilleur choix à faire parmi les cours professés sur cette matière à la Sorbonne.

Je crois vous avoir dit que mon but est d'étudier, sous de nouveaux aspects, divers problèmes touchant à la vie spirituelle et religieuse dont Monsieur Lacan lui-même reconnaît que j'ai une particulière expérience tant par ce que j'en ai moi-même vécu que parce que j'y ai observé, notamment à la faveur des charges que j'y ai remplies.

Ce qui me manque pour que cette expérience soit valablement utilisée, c'est une solide formation psychologique.

Faut-il vous dire que je ne considère pas que les conseils que vous pourriez me donner vous engagé à suivre personnellement l'utilisation pratique que je ferai de ces études, si cela vous était à charge.

Il me semble que vous n'hésitez pas à me donner les quelques conseils dont j'ai actuellement besoin pour l'orientation de mes études, si vous étiez comme moi témoin de l'immense travail qui serait à faire dans le domaine de la vie religieuse et du préjudice douloureux, parfois vraiment tragique, qu'entraîne la méconnaissance des composantes psychologiques qui jouent là, comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs.

Si modeste que pourra être mon apport en cette matière, je pense qu'il ne sera pas superflu mais complémentarément de l'effort déjà très heureusement entrepris par d'autres mais qui laisse encore de larges perspectives en friche.

Si vous aviez quelques doutes ou préventions à mon sujet en raison de la maladie que j'ai traversée mais dont je suis tout à fait guérie depuis quelques années, vous pourriez vous adresser au docteur Jacqueline Renaud, neuropsychiatre et assistante du Dr Klein aux Enfants Malades, 9, rue Delambre.

Avant d'être malade, j'ai rempli durant 8 ans, la charge de maîtresse des novices, et simultanément celle de 1^{ère} assistante générale. C'est en étroite collaboration avec moi que la fondatrice Mère St-Jean, a formé la Congrégation à laquelle j'appartiens : elle comptait 20 membres quand j'y suis entrée, actuellement je crois que nous approchons de 500. Mère St Jean m'a toujours témoigné la plus grande confiance et je pense avoir rempli ces charges ainsi que plusieurs autres, à la satisfaction générale puisque plusieurs Chapitres Généraux successifs ont décidé de m'y maintenir. La Prieure Générale actuelle et 3 de ses conseillères ont été parmi les novices dont j'ai assuré la formation.

Espérant que vous voudrez bien me fixer prochainement un rendez-vous, je vous prie de recevoir, Madame, l'expression de mes sentiments religieux.

Sr Marie de la Trinité

6. Lettre du docteur Favez-Boutonier à Marie de la Trinité

UNIVERSITE DE PARIS
FACULTE
DES LETTRES

Paris, le 23 novembre 1956

Madame,

J'ai bien reçu votre lettre et j'ai pu m'entretenir avec le Dr Lacan au sujet de la question que vous m'aviez posée.

Or, il vous l'a peut-être dit lui-même, il nous semble, il me semble en tout cas, que la tâche à laquelle vous vous préparez et qui vous attire est extrêmement spéciale, et qu'il est peut-être difficile de vous donner des garanties de formation que vous souhaiteriez. Car il s'agit de problèmes dont la solution, comme vous le dites vous-même, se situe sur des plans souvent fort différents, et dont certains sont tout à fait en dehors de la compétence officielle du psychanalyste ou du psychologue. Il appartient donc aux personnes qui travaillent avec vous et qui se rendent compte elles-mêmes de l'efficacité de votre action, de faire le bilan avec vous de ce qui peut échouer ou réussir dans la tâche que vous entreprenez.

En ce qui concerne votre formation psychologique proprement dite, je me demande si vous ne pourriez pas prendre utilement conseil de personnes qui sont plus familiarisées que moi avec les problèmes que posent les religieux ou les religieuses.

Je peux évidemment vous voir et vous parler des cours professés cette année à la Sorbonne. Mais à mon avis, vous n'y trouverez que d'une façon lointaine ce que vous attendez.

Je crois que vous m'avez dit, d'autre part, que vous ne pouvez pas préparer d'examen universitaire et que d'ailleurs tel n'était pas votre but. Or, c'est tout de même le rôle principal des cours de préparer à ces examens qui sont l'étape nécessaire pour ceux qui suivent la filière ordinaire. Si bien que je ne vois pas très bien à quel niveau vous pouvez entreprendre cette formation.

De toutes façons, je reçois les étudiants tous les vendredis de 17h à 18h30 au cabinet du professeur, à l'amphithéâtre Michelet, à la Sorbonne. Si vous voulez venir me parler à ce moment-là je pourrai peut-être voir avec vous quels conseils vraiment pratiques vous donner.

Veuillez croire etc....

Mme Favez-Boutonier

ANNEXE 2

LISTE DES PSYCHIATRES ET PSYCHANALYSTES CONSULTÉS PAR MARIE DE LA TRINITÉ

Docteur LARGEAU, Paris : en juin 1945 à l'hôpital du Perpétuel-Secours (Levallois) et en novembre 1945

Docteur Charles-Henri NODET, Bourg-en-Bresse : 1^{ère} consultation en novembre 1945 - traitement de 1947 à 1949 ; correspondance du 28 novembre 1945 au 30 novembre 1979.

Docteur Louis PARCHEMINEY, Paris : traitement en 1946 et 1949

Docteur Jean-Louis COURCHET, Paris : traitement en juillet 1949

Docteur Charles ODIER, Paris-Lausanne : consulté en 1949

Joseph GÉRAUD, Lyon, (sulpicien et médecin, expert auprès du Saint-Office) : consulté en 1949

Docteurs René LAFORGUE et Marc SCHLUMBERGER, Paris : consultés en 1949

Docteur Daniel LAGACHE, Paris : consulté en 1950 et 1952

Docteur Henri EY, Paris-Bonneval : consulté en 1950 et 1952 ; traitement à Bonneval en mars-avril 1953, revu en 1956

Docteur Jacques LACAN, Paris : analyse du 30 mars 1950 à décembre 1952 ; revu en juillet 1956 ; suit les études de Marie de la Trinité jusqu'en 1957

Docteur Marcel MONTASSUT, Paris : consulté le 13 octobre 1952

Docteur VIDART, Paris : en novembre 1952

Louis BEIRNAERT, Paris, (jésuite et psychanalyste) : consulté en 1953

Docteur Jacqueline RENAUD, Paris : suit Marie de la Trinité d'octobre 1953 à 1958

Docteur Charles DURAND, Suisse : rencontré à Paris en juillet 1956

Docteur Juliette FAVEZ-BOUTONIER, Paris-Sorbonne : consultée en 1956